



HAL
open science

La citation comme arme politique dans le Machiavelismo degollado de Claude Clément.

Olivier Jouffroy

► To cite this version:

Olivier Jouffroy. La citation comme arme politique dans le Machiavelismo degollado de Claude Clément.. Les Cahiers d'Allhis, 2016, Les intentions de la citation, 4. hal-03527457

HAL Id: hal-03527457

<https://univ-fcomte.hal.science/hal-03527457v1>

Submitted on 15 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Olivier Jouffroy

Université de Franche-Comté

La citation comme arme politique dans *el Machiavelismo degollado* de
Claude Clément.

Résumé :

Lorsqu'il intitule son œuvre *El machiavelismo degollado*, Claude Clément proclame son intention : « égorger » la pensée de Machiavel. Les citations deviennent une arme dans ce combat contre les « *Pseudo-Políticos* ». L'auteur cherche à multiplier les voix dans une guerre d'auteurs, et pourrait-on dire d'autorité, où la Bible, ou saint Ambroise combattent Tacite, et Machiavel. Et, bien sûr, dans cet affrontement, le jeu sur l'explicite tient un rôle central. Cette complexité intertextuelle se reflète dans une quantité de notes marginales souvent partielles, doubles ou « à tiroir ».

Mots-clés :

Claude Clément ; Machiavel ; antimachiavélisme ; pensée politique ; intertextualité ; autorité.

Nous proposons d'étudier la question de l'intention de la citation dans un traité politique espagnol publié en 1636 puis 1637. Il est connu des hispanistes mais finalement assez peu étudié et n'a surtout jamais été réédité depuis 1637. Comme pour beaucoup d'œuvres de ce genre, le contexte historique dans lequel elle est rédigée tient un grand rôle. Ce traité est écrit en pleine guerre de Trente Ans alors que la couronne d'Espagne se trouve confrontée à une attaque militaire directe et sans précédent des troupes françaises contre ses possessions de Franche-Comté. C'est alors que Claude Clément, un jésuite comtois qui enseigne les humanités grecques et latines

au *Colegio Imperial* de Madrid décide de rédiger, en latin d'abord puis en espagnol, un texte dans lequel il fustige les manœuvres françaises et plus généralement tous ceux qui manient la raison d'État au mépris des préceptes de la foi catholique. Son titre est déjà un programme et un avertissement : *le Machiavélisme égorgé par la sagesse chrétienne d'Espagne et d'Autriche...*

On peut considérer qu'il s'intègre dans la tradition des traités d'éthique politique chrétienne en ce sens qu'il tente de dessiner le cadre d'une action politique efficace qui, une fois débarrassée de la pragmatique de Machiavel, préserverait les principes chrétiens. Or, dans ces traités, la première place est donnée aux citations et, en premier lieu, aux citations bibliques puisque c'est le réseau des sources sur lequel leurs auteurs s'appuient qui détermine la valeur et la portée de tels ouvrages. Claude Clément le sait et il va soigneusement sélectionner ses références : c'est sur ce point qu'il sera jugé par ses lecteurs mais aussi par l'Église, par la Compagnie de Jésus ainsi que par le pouvoir politique espagnol. Son court texte de 189 pages in-4° compte plus de 150 citations provenant de plus de 120 auteurs différents. Elles étayent son raisonnement mais lui permettent aussi de se protéger d'éventuelles attaques. Dans un texte polémique qui prend souvent des accents de pamphlet, citer reste un moyen efficace pour présenter une pensée sans en assumer totalement la paternité.

1- Le paradoxe de la voix de l'auteur : entre revendication et effacement

Dans le contexte historique que nous avons évoqué, une œuvre intitulée : « *le Machiavélisme égorgé par la sagesse chrétienne d'Espagne et d'Autriche.* » semble être un virulent pamphlet anti-français. Or, cette violence bien lisible et apparemment assumée dans le titre, ne se retrouve absolument pas dans le texte, ou tout au moins, pas immédiatement.

L'auteur, plutôt que d'attaquer de front et énergiquement, semble au contraire opter pour l'attaque indirecte, métaphorique, en se retranchant derrière des citations. Pour en donner un exemple, on constate que l'auteur utilise fréquemment, pour introduire ses citations, l'expression espagnole « se me ofrece », que l'on pourrait traduire en français par « il me vient à l'esprit ». On peut lire par exemple : « Pour évoquer ces déchets, ces ordures humaines me viennent à l'esprit ces vers de

Prudence. *Hæ sunt deliciae...* » La phrase qu'il cite semble ainsi apparaître à l'auteur par hasard, comme indépendamment de sa volonté, comme s'il ne construisait pas lui-même son raisonnement et que les penseurs qu'il cite prenaient miraculeusement le contrôle de sa plume. Certains auteurs peuvent chercher à effacer le réseau textuel qui les a inspirés, afin de mettre en valeur l'originalité de leur propre pensée ; Clément fait précisément l'inverse. Il cherche à nous faire croire qu'il n'est pas responsable de ce qu'il écrit et que sa pensée n'est pas originale ; qu'elle est, au contraire, partagée par un grand nombre.

Le phénomène est particulièrement visible lorsqu'il enchaîne plusieurs citations. Par exemple, après une première citation de Cassiodore, il introduit une seconde citation par la formule suivante : « lorsque je considère ces paroles [...] et que je les applique aux Espagnols, il me vient immédiatement à l'esprit cette ancienne maxime : *Beneficium dando accipit...* » L'auteur cherche à montrer que la seconde citation est inspirée et comme appelée par la première : toutes deux s'enchaînent presque de façon autonome comme si lui-même, l'auteur du traité, n'intervenait plus. Il cherche à faire disparaître sa propre trace ou tout au moins les marques de son choix, de sa subjectivité, comme s'il n'avait aucune intention propre, comme s'il ne cherchait pas à construire un raisonnement, comme si, finalement, il ne cherchait pas à convaincre.

Dans un passage aussi important que celui où il attribue un nom aux penseurs de la secte de Machiavel, celui de *Políticos*, il prend soin de préciser qu'il n'est pas l'auteur de la formule : « que ce soit là le nom qui leur convient le mieux, je le déduis [...] d'Aristote [...] étant donné que *Politicis credi Deum...* » Et c'est là un trait caractéristique de la pensée de Clément : il souhaite montrer à son lecteur qu'il ne pense pas, qu'il ne fait que déduire ; il ne juge pas lui-même, il laisse d'autres auteurs prononcer le jugement à sa place. Son intention lorsqu'il cite est précisément de masquer son intention. La voix de l'auteur qui semblait si puissante, si menaçante dans le titre chercherait plutôt à disparaître derrière les paroles des autres. En un sens, il ne cite pas nécessairement pour renforcer l'un de ses arguments, il le fait pour céder la place, pour laisser s'exprimer la pensée d'un tiers. Il faut bien considérer aussi que pour pouvoir faire ainsi dialoguer ces auteurs, pour présenter comme il le fait ses propres idées par le seul biais des citations, il faut avoir une connaissance de ses

sources et une culture extraordinaires. En citant, Clément cache son intention, certes, mais il montre aussi ses connaissances et dans cette querelle d'experts en politique, c'est un atout maître que de mettre ainsi en avant sa propre autorité en la matière.

Clément pense donc en citant, et cela lui permet de prendre quelques distances avec son propos, de placer un auteur intermédiaire entre lui et son texte, et la raison est simple. Nous l'avons compris, il cherche à attaquer Machiavel et avec lui, tous ces *Políticos* qui placent la raison d'État au-dessus des lois de l'Église. Il doit donc parler de ces auteurs, même si c'est souvent de façon indirecte. Il doit quelquefois les citer, même lorsque cela confine à l'apostasie. Même si elle n'évoque pas directement le dieu des Chrétiens, une citation de Sénèque qui remet en cause l'existence du divin peut être dangereuse.

Y-a-t'il, (dit-il) chose plus stupide que de penser que Jupiter se met à jeter ses foudres depuis les nuages ? Si tu me demandes mon avis, je pense que les anciens n'étaient pas stupides au point de croire à tout cela.

Evidemment Claude Clément va s'en servir à bon escient, pour un clerc s'entend, afin de démontrer que les princes qui se sont opposés à Dieu ont tous été punis. Cependant le simple fait d'évoquer des écrits aussi polémiques peut jeter le doute sur l'intention de l'auteur et appeler sur lui les foudres de la censure. Les auteurs que Clément convoque jouent donc aussi le rôle de remparts entre lui et ses possibles détracteurs. La citation est également un moyen de se protéger en se détachant, en mettant à distance les sujets polémiques. Et lorsqu'il se permet un jugement de valeur sur un gouvernant, il laisse le soin à d'autres de porter l'accusation finale : « je me suis souvent dit à moi-même [...] si tu voulais lancer une terrible malédiction contre un Prince, quelle calamité plus grande pourrais-tu lui souhaiter [...] avec quels mots plus atroces pourrais-tu maudire sa vie, qu'en disant avec le Saint Job : *Sit ut impius...* » Et ce n'est pas sans raison qu'il convoque les voix inattaquables que contient le texte biblique pour lancer ses attaques les plus violentes.

On comprend alors que la pratique de la citation, si elle a un rôle évident dans l'argumentation, fait plus largement partie de la manière d'écrire de Claude Clément. Lorsque cite, il cherche non seulement à montrer qu'il pense avec les

concepts des autres, mais, plus loin encore, qu'il écrit avec les mots des autres. On peut lire par exemple : « pour parler avec les mots de Saint Eucher : *Væ qui hæc lugenda...* » Clément parle à travers d'autres auteurs, il mélange sa propre voix avec la leur : il a besoin d'écrire, pourrait-on dire, en chœur. Son intention lorsqu'il cite n'est pas seulement d'exposer une idée, il veut surtout montrer qu'il n'est pas seul à la penser, et même à la formuler. Cette construction polyphonique s'observe plus particulièrement dans les faux dialogues qu'il construit entre divers auteurs ou divers personnages historiques. Il cite par exemple la réponse qu'un soldat anglais aurait lancée à des soldats français au siège de Calais et la commente de la sorte :

Regardez comme sa réponse était sage. Nous reviendrons (dit l'un des Anglais) et nous récupérerons cette forteresse le jour où vos propres vices dépasseront en malice les nôtres. Qu'aurais-tu dit Machiavel, si tu avais entendu cela ? Regarde comme au milieu des affres de la guerre, un soldat ne perd pas ces bons principes : regarde si, par extraordinaire, il considère que les victoires se fondent sur ta Politique et ta maudite ruse et non sur la justice divine ? Mais si tu ne daignes pas recevoir les conseils d'un soldat, tu recevras bien cette mémorable sentence du roi Athalaric : *Unum recumbit in altero...*

Clément place des citations au cœur de ces échanges imaginaires entre deux ou plusieurs auteurs, en incluant quelquefois, comme c'est le cas ici, le personnage de Machiavel. Cette composition lui permet de se retirer encore davantage de son texte ; il se donne alors le rôle d'un narrateur de fiction alors que son texte est un traité à la première personne. Mais l'effet est bien là : avec une grande économie de moyens il confronte presque sans commentaire deux conceptions du monde. Ces échanges fictifs et anachroniques, entre Machiavel et la voix du roi Athalaric ou celle d'un soldat anglais au siège de Calais, révèlent finalement une cohérence atemporelle de la pensée anti-machiavélienne. Comme s'il était le témoin d'un débat qui le dépasse, il cherche à prouver que ce dialogue qu'il a construit pourrait être un échange naturel. Son intention est de montrer qu'il ne cherche pas à construire une cohérence mais plutôt à la faire apparaître. Ceci lui permet de montrer aussi à son lecteur les points d'accord et finalement, la grande communion de pensée de tous les véritables chrétiens quel que soit leur époque, leur nation ou leur statut. Ces citations et ces échanges fictifs et anachroniques font apparaître une cohésion doctrinale chrétienne universelle, hors

contexte, sans même qu'il ait besoin de la démontrer.

Toutefois, nous l'avons compris, le contexte belliqueux dans lequel l'œuvre est écrite est particulièrement complexe : Claude Clément est franc-comtois, il est également jésuite et cela laisse assez clairement imaginer son parti-pris contre la France. Et c'est grâce à la citation, qu'il va extraire son traité d'une situation, d'un environnement historique qui nuit finalement à la crédibilité de son propos. Claude Clément cite pour décontextualiser et pour ne pas tromper, et c'est probablement la raison pour laquelle les citations sont très clairement indiquées par des caractères italiques et accompagnées le plus souvent d'une note bibliographique. Mais pour mener ce projet à bien, pour extraire les citations de leur contexte, il doit d'une certaine manière les uniformiser.

Le premier travail d'uniformisation s'applique à la temporalité. Clément peut par exemple citer un texte antique de Grégoire de Nazianze et le compléter par une seconde citation d'un auteur contemporain qu'il introduit par une formule comme : « Plus moderne est ce que dit à ce sujet Andreas Victorelli... » Il est très courant qu'il cite des auteurs de plusieurs époques distinctes pour atteindre la même conclusion, ce qui vient renforcer évidemment l'impression que les Chrétiens de toutes époques parlent d'une même voix.

Le second travail d'uniformisation concerne l'adresse : notre auteur applique par exemple à l'ennemi des Habsbourg, le roi de Suède protestant Gustave II Adolphe, des paroles bibliques qui sont destinées à Goliath : « à l'occasion de ta mort [les Catholiques] chantent à très juste titre ces mots de David : *Quis est iste Philisthæus...* » Il peut aussi utiliser une citation pour adresser au roi Philippe IV un éloge qui était destiné à l'empereur Théodose : « l'éloge par lequel Léon le Grand, souverain pontife de l'Église, rend grâce à l'empereur Théodose en pareille occasion peut parfaitement s'appliquer à Votre Majesté. *Tantum præsidij dominus...* »

Le troisième travail consiste à réunir sacré et profane : il met strictement sur le même plan les citations provenant d'historiens contemporains et les citations bibliques ou mythiques. Il place par exemple un personnage comme Etéocle dans la catégorie des *Políticos* machiavéliens au même titre que Philippe Duplessis-Mornay qui est presque contemporain de Clément. Les vingt-cinq citations de la Bible,

auxquelles il faut ajouter autant d'allusions, sont exclusivement issues de l'Ancien Testament et surtout des récits guerriers. Il n'est certainement pas fortuit qu'il choisisse de ne citer que ces passages où l'histoire se mêle au sacré, ceux qui décrivent les guerres du peuple juif et les conflits territoriaux d'Israël avec les peuples voisins. Chez Claude Clément, toutes les comparaisons font sens : des mythes antiques, aux chroniques d'Israël jusqu'aux dernières batailles de la guerre de Trente Ans. Et il revendique ces comparaisons : il fait suivre ces citations de phrase comme : « Pour ma part, je pense, Majesté, que l'on peut dire la même chose au sujet de... » Même s'il essaie de l'effacer, la marque la plus visible de sa subjectivité se situe à ce niveau : il croit pouvoir « dire la même chose au sujet de ». Il se donne finalement le droit de tout comparer et donc de présupposer qu'il existe une cohérence idéologique globale de tous les penseurs *Políticos* et de tous les penseurs chrétiens. Et c'est bien là sa manière de faire la guerre. Dans son traité, il cherche avant tout à définir des camps, à tracer des frontières étanches. Il a bien compris que la guerre de Trente Ans est précisément un conflit où les alliances sont mouvantes et où l'ennemi est difficile à cerner. L'intention de notre auteur, lorsqu'il cite, est alors de classer, d'associer, de définir deux modèles de civilisation. La citation permet d'opposer ces deux modèles antagonistes.

Le dernier travail d'unification concerne le point de vue. L'auteur cherche systématiquement à diversifier les voix et à montrer une cohérence globale dans les réflexions d'auteurs aussi différents que des historiens, des soldats, des gouvernants ou des hommes d'Église. On peut lire par exemple après qu'il a cité les paroles du soldat anglais mentionné plus haut :

Si ces paroles avaient été prononcées par un Religieux [...] tu te serais sans doute mis à rire et tu te serais moqué, Machiavel, en disant que c'est là de la superstition de bigot, mais la plupart du temps, les soldats et les Capitaines des armées, ne sont pas des gens superstitieux.

L'intention de Clément lorsqu'il commente ainsi les paroles de ce soldat est essentiellement de montrer qu'il existe une cohérence profonde et hors contexte entre les différents penseurs *Políticos* mais aussi entre les penseurs chrétiens. Ceci lui permet de faire croire à une opposition idéologique frontale, binaire entre deux

modèles de civilisation : celui, chrétien, du roi d'Espagne et de l'empereur germanique contre tous ceux qui cherchent à faire valoir la raison d'État pour se liguier contre eux. Cette façon d'associer des citations provenant de plumes très différentes permet également de les neutraliser, de les détacher de la subjectivité de ceux qui les ont rédigées. Clément peut alors les poser comme des références purement objectives, détachées de leur contexte et de l'intention de leurs auteurs. Il le fait essentiellement pour éviter l'argument *ad personam* qu'il reproche justement à Machiavel d'user dans la citation que nous venons de donner et qui consiste précisément à attaquer l'auteur pour décrédibiliser l'idée : « c'est là de la superstition de bigot ».

Et l'on aborde par cette voie la question des conditions de vérité. Pour notre auteur, plus les auteurs cités sont différents, plus la rencontre de leurs idées est signifiante. Il cherche dans son réseau de citations, une vérité commune, pure, hors contexte, et donc inattaquable. Il souhaite montrer que ce sont les citations qui ont fait naître chez lui le traité qu'il écrit et qu'elles sont les vérités fondamentales qui garantissent la vérité de ses propres conclusions.

2 La place des citations dans l'argumentation : citations et conditions de vérité

Généralement les citations ont valeur d'exemple, elles présentent les événements du passé qui permettent de juger les événements présents et d'annoncer les événements futurs. Lorsqu'il souhaite prouver que les princes qui combattent avec les armes de la foi sont toujours vainqueurs, Clément précise : « comme dit saint Augustin : *In praelijs tela hostium in ipsos retorquentur*. Les tirs des ennemis, au lieu de frapper les troupes Catholiques, se retournaient et causaient des dégâts chez ceux mêmes qui les tiraient. » La valeur d'exemple de cette citation est flagrante lorsque l'on compare le texte original en italique et la traduction. Une transcription stricte de la phrase en latin serait, plus simplement : « Lors des combats, les flèches des ennemis revenaient sur eux. » L'expression « au lieu de frapper les troupes Catholiques » est totalement ajoutée. Ce n'est pas l'œuvre de saint Augustin ; c'est l'œuvre du traducteur qui le cite : Claude Clément en l'occurrence. Et surtout, l'adjectif « catholique » permet d'insérer cette guerre de l'Antiquité dans les

références culturelles de la guerre de Trente Ans. L'intention de Clément à ce moment est très lisible : il force le parallélisme, sa traduction oriente la citation pour en faire un exemple, un avertissement pour les princes protestants et français qui se soulèvent contre les troupes impériales et espagnoles.

Dans le raisonnement sur l'existence de Dieu et sur la question de la soumission du prince à l'autorité religieuse, qui est central dans l'œuvre, on constate que l'auteur, quitte à décevoir son lecteur, ne construit pas véritablement un raisonnement, comme si la gravité du thème dépassait la logique ou sa pensée. Au lieu de cela, il enchaîne des citations sur plus de dix pages, des exemples de princes punis par la Providence divine. Lorsque l'on sait que Machiavel appuie en partie son raisonnement sur des exemples et sur des faits historiques, on constate que la technique est finalement assez bien trouvée : Clément l'attaque sur son terrain en lui opposant d'autres chroniques, d'autres faits historiques qui le contredisent. Pour répondre à Machiavel, notre auteur dresse contre lui un faisceau de voix convergentes qui, l'une après l'autre, vont prouver que les gouvernants qui ont suivi les préceptes de la pragmatique machiavélique ont perdu leur royaume et souvent leur vie. Il ne cherche pas la vérité dans la construction rhétorique mais dans la convergence des citations, c'est-à-dire dans l'accord global des différents contre-exemples.

La citation a souvent une fonction d'encadrement au début et à la fin d'un argument. Le traité lui-même commence et se termine par une citation, et ce schéma se répète dans la structure interne. En incipit, elles lui permettent de lancer le débat en indiquant que l'idée qu'il va développer lui est venue au contact d'un tiers. On peut lire par exemple : « Ce fut, Majesté, un grand plaisir pour moi de lire dans diverses chroniques la pieuse compétition [...] dans laquelle *l'Église Catholique...* » Il cherche à montrer que ce sont les chroniques qu'il a lues et les citations qu'il en a tirées qui ont fait naître l'idée qu'il va développer ; que c'est à partir de la citation qu'il commence à raisonner. Lorsqu'à l'inverse elles terminent un raisonnement ou un chapitre, elles apportent la conclusion et souvent le jugement qu'il ne se permet pas de porter lui-même. Il fait alors émerger une logique commune, un fil directeur qui indique que les auteurs cités, et lui-même évidemment, sont tous d'accord. Et c'est cet accord qui crée les conditions d'émergence de la vérité, parce qu'il révèle que la pensée des auteurs chrétiens est unique, ils sont tous guidés par la même Providence

divine. On peut lire, par exemple, après une citation de l'empereur Théodose I, qui est né dans la province romaine espagnole de Gallécie, un commentaire comme : « Quelle pensée divine, et digne d'un Empereur espagnol » Il y a donc bien un peu de la « pensée divine » dans chaque auteur chrétien. Et c'est peut-être là la plus forte *auctoritas* que Claude Clément puisse trouver dans cette Espagne chrétienne et lorsque l'on s'adresse au roi catholique. Lorsqu'il cherche à montrer les points d'accord entre les diverses pensées chrétiennes, Clément a pour intention de révéler, de faire entendre la voix de Dieu.

Dans ce mode de pensée, la citation multiple, dans laquelle plusieurs voix se combinent est, par excellence, celle qui garantit la vérité du discours. Notre auteur peut citer par exemple « ce qu'a écrit à l'empereur Justin le souverain pontife Hormisdas : *Dei adversarios...* » et indiquer en note, une référence aux *Annales* de Cesare Baronio. Or les paroles du pape, citées par Baronio, citent, elles aussi, un passage du Psaume 88. Le schéma est donc le suivant : Clément cite Baronio qui cite le pape citant un psaume. Mais, plus intéressant encore, Clément indique toutes ces références en note : il donne les clefs au lecteur afin qu'il perçoive bien cette superposition et qu'il reconstitue la généalogie de son idée. En citant, notre auteur cherche de toute évidence à revendiquer une hérédité dans la pensée chrétienne et à placer son propre texte dans cette tradition. L'intention de ce genre de citation est de montrer une filiation intellectuelle et de faire apparaître le processus de génération de la pensée dans la transtextualité.

Cependant cette écriture par empilage mène quelquefois à la saturation. Clément cite souvent et beaucoup : sur 189 pages in-4°, on dénombre 152 citations explicites, dont les plus longues courent sur trois pages, et autant d'allusions. Et pour les œuvres qu'il ne cite pas textuellement, il multiplie les références en marge. Elles sont dans certaines pages si nombreuses qu'elles finissent par occuper la totalité de l'espace en marge.

3 L'invasion de la citation

Les citations finissent alors par envahir et même supplanter le texte. Sur une même page l'auteur peut faire s'enchaîner quatre citations bibliques sans

commentaire. Les textes cités ne sont alors reliés que par des formules de connexions neutres comme : « Et ce que le prophète Daniel a dit de Nabuchodonosor : *Quando elevatum...* » A ce moment, on peut penser que Clément cesse d'écrire par lui-même : son expression ne consiste plus qu'à faire entendre un concert de voix autres que la sienne et ses propres mots ne servent plus qu'à relier, à enchaîner les citations. Cela devient presque un procédé d'écriture qu'on pourrait comparer au collage dans la création plastique. Il convient de rappeler que Clément est un prêtre et que, dans une homélie, des textes bibliques isolés peuvent être présentés ainsi en bloc, comme un texte unique puisqu'ils sont tous censés être inspirés par une voix divine unique. Il peut cependant appliquer cette même technique de juxtaposition à des citations historiques. Son intention à ce moment est certainement assez proche : il cherche à montrer que, guidés par la Providence, les faits historiques se répètent. Il fait alors apparaître les grands principes politiques chrétiens qui sous-tendent cette histoire.

Dans certains cas la citation peut occuper deux, voire trois pages. L'auteur cesse d'écrire pour intégrer un document complet qui n'est alors plus véritablement une citation mais plutôt une annexe de son propre texte. Il reproduit par exemple sur deux pages le discours de Charles Quint devant la diète de Worms. A ce moment son traité devient en quelque sorte un recueil de textes de référence qu'il ne va d'ailleurs pas particulièrement commenter. Dans la correspondance des pères jésuites on retrouve la même technique qui consiste à insérer dans une lettre la copie d'une autre lettre digne d'être méditée et diffusée. Clément l'évoque d'ailleurs très clairement : « Et donc, la lettre dit ceci, une lettre que j'ai déjà recopiée à de nombreuses reprises, et envoyée à maints endroits, en particulier aux Bourguignons sujets de Votre Majesté... » Cette technique de la citation intégrale n'est, bien-sûr, utilisée que pour des textes éminemment exemplaires, des textes qui décrivent une attitude face à des événements de personnages érigés en paradigme de vertu. Charles Quint affirmant sa défense inconditionnelle de la foi catholique, la réponse courageuse des Comtois aux troupes françaises lors du siège de Dole, la dévotion du roi Philippe IV pour l'Eucharistie en sont des exemples.

Dans des cas comme ceux-ci, le respect dû à l'auteur ainsi que la valeur du texte sont tels qu'il devient inconcevable à Claude Clément de le morceler et de le noyer dans son propre discours. Quand il fait ces citations intégrales, son intention est

de montrer le texte intact, sans se l'approprier ; sans dégrader au rang d'outil ou d'argument un document qui se suffit à lui-même, qui se passe des commentaires qu'il pourrait y adjoindre. Il se contente de montrer son admiration face à la grandeur de ces comportements. Évoquant Charles Quint, Clément s'exclame : « Avec quel brio, éminent Charles, pour défendre la Foi tu dégaines ces élans et ces armes qui ont fait ta gloire. » Cette citation sous forme d'annexe est posée dans son texte comme un jalon, une référence à méditer. L'intention de l'auteur à ce moment est peut-être aussi de laisser le lecteur juger par lui-même le texte de référence, ce qui est une technique oratoire efficace. Ici, la subjectivité de l'auteur se fait jour dans le choix du texte mais pas au-delà. Plutôt que de chercher à convaincre par ses propres mots, Clément préfère parfois orienter le jugement de son lecteur de façon indirecte en le poussant simplement à lire puis à réagir par rapport à d'autres écrits.

Pour conclure, cette recherche sur l'intention de la citation chez Claude Clément nous a fait aborder plus généralement la question de la valeur de la parole dans un traité politique et de la difficulté à parler de politique et surtout à convaincre ses interlocuteurs. Et c'est probablement là une des questions centrales de l'œuvre : quelle est l'intention de l'auteur ? Lorsque l'on adresse à son roi un traité comme celui-ci, c'est probablement pour orienter son action et peut-être pour s'attribuer une part de son pouvoir. Clément se sert des citations pour contourner l'écueil : il cherche à montrer qu'il ne prend pas la place du roi, qu'il n'écrit pas un traité politique mais simplement un recueil raisonné de la pensée politique chrétienne, quitte, quelquefois, à perdre la main sur son œuvre. Clément n'est certes pas Machiavel, il n'est pas entré dans les cercles du pouvoir, il cite donc pour opposer à la légitimité de ceux qui ont fait l'histoire, la légitimité des historiens qui l'ont décrite, des penseurs qui l'ont analysée, de la Bible qui l'a jugée. Si l'intention d'un auteur politique est de prendre la place du roi, alors Clément décide de partager cette place avec d'autres penseurs politiques. Dans une argumentation probabiliste, il utilise les citations pour mettre face à face le roi d'Espagne et une foule de cent-vingt auteurs qui le poussent très concrètement à attaquer la France ou à imposer par la force la religion catholique en Allemagne. En cela, il fait un acte politique, il cite pour imposer à la volonté d'un seul une quantité d'avis d'experts, il cite pour opposer au pouvoir monarchique une

légitimité que l'on pourrait qualifier de technocratique.